

*D'un juif
chrétiennement rossé...*

Keizer Karel n'était pas rancunier, et riait de ses ennemis plutôt que de s'en contrire. Les juifs seuls avaient le don le mettre de male-humeur. Aussi se vengeait-il d'eux à toute occasion.

Une fois, se promenant par la campagne brabançonne, il mit pied à terre et entra dans une auberge. Il buvait tranquillement sa pinte, lors-

qu'un personnage de style rabbinique vint se mettre devant lui, faisant de plates révérences.

— « Cher et noble voyageur », dit ce personnage, « vous avez à l'anneau un superbe cheval ! Que ne ferais-je pour en avoir un semblable ! Même, je recevrais de bonne grâce mille coups de bâton, si ces coups pouvaient en payer le prix ! » Keizer Karel répondit :

— « Admettons que cent coups te suffiraient ! » Le juif fit des grimaces. Keizer Karel poursuivit :

— « Et même cinquante coups ! ne serait-ce assez ? »

Par habitude, le juif marchand :

— « Ne me le donnerais-tu pas pour vingt coups ? »

— « Volontiers ! répliqua Keizer Karel avec grand sérieux, même, je le laisserais pour quinze coups, pour dix... pour cinq... ». Et l'assemblée des buveurs d'écouter bouche bée, se demandant si le voyageur plaisantait ou non.

— « Pour cinq coups !... » s'exclama le juif, les bras aux cieux. Seigneur, l'affaire est conclue ! mais donnez-moi votre mot de gentilhomme que, les cinq coups reçus, le cheval me reste !... »

— « Tu l'as, dit Keizer Karel, et je veux même l'écrire ! ». Un scribe fut cherché, lequel écrivit que le possesseur de l'écrit recevrait cinq coups

de bâton, moyennant quoi le cheval lui appartiendrait. Le juif empocha joyeusement le papier, et alla s'étendre sur un banc, tandis que Keizer Karel soupesait un massif gourdin de chêne. Puis, au milieu du silence, le juif reçut un formidable coup, qui le fit hurler. — « Oh ! » geignit-il, « le bourreau n'aurait pas mieux fait ! » Et Keizer Karel, déposant son gourdin, but une chope sans se presser. — « Comment allez-vous ? » demanda-t-il au juif, avec mansuétude. — « Dépêchez-vous, Seigneur, de me donner le reste, que ce soit terminé ! » implora ce dernier.

— « Volontiers ! » dit Keizer Karel qui, s'exécutant, fit craquer les os du youtre. Et il alla se rasseoir, buvant une nouvelle chope.

— « Le troisième, seigneur... et les suivants ! » supplia le patient, blême et en sueur. Keizer Karel, bienveillant, donna encore deux coups qui firent presque passer le juif à trépas. Et de nouveau, il alla pinter. Puis, il dit :

— « Quant au dernier coup, tu l'attendras longtemps ! » Et il partit. L'assemblée d'applaudir et le youpin d'écumer.

— « Je ferai justice ! » criait-il. Mais le scribe dit : « Tu ne le peux !... Pas un juge n'obligera ce seigneur à te donner le dernier coup ! Ce n'est pas écrit ! » Et au juif de s'en aller, battu et volé.

MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE • TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS

• A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR. AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
• AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.



MICHEL DE GHELDERODE

L'HISTOIRE COMIQUE DE

Keizer Karel

TELLE QUE LA PERPETUERENT JUSQU'A NOS JOURS LES
GENS DE BRABANT ET DE FLANDRE TEXTE INTEGRAL
ET DEFINITIF. MIS EN IMAGES PAR ALBERT DAENENS
A L'ENSEIGNE DU CARREFOUR, AU CENT SOIXANTE-
QUATRE DE LA RUE DE L'INTENDANT. A BRUXELLES
AN DU SEIGNEUR MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS.

